

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Sur-le-champ

Nicolas Pesquès

Volume 38, Number 6 (228), December 1996

Lettres de France

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32544ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pesquès, N. (1996). Sur-le-champ. *Liberté*, 38(6), 82–89.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

NICOLAS PESQUÈS

SUR-LE-CHAMP

Je tombe sur l'expression. De tout mon long je tombe à pic.

Sous le coup de poing de l'étendue, dans le temps soudainement couché, montueux, fendu... Temps dont le paysage est la main courante.

La colline, continûment, est cette locution. Sa noce et sa nervosité ; sa somnolence et sa mêlée.

Ainsi le lieu est tout de suite deux choses qui n'en font qu'une. La verdure ancestrale et la patine du frais. Nous ne sortirons pas de cette contracture, de cette levée de monde.

*

« Sur-le-champ » m'établit où je ne sais plus voir, d'où voir est plus que de la vision : le *point de vue* du temps.

De ce bref belvédère, la colline m'offre ce qui la constitue. Elle me le donne dans la langue.

Par elle, la colline, fugitive, s'implante.

Neuve comme une carapace, instantanée comme un socle ancien, ayant séparé en soi ce qu'elle présente d'un seul coup.

Par elle, m'accapare ce qui, dans la langue, arrive perdu, ou semblable à ce qui fut perdu pour le dire. Veuf d'une coupure.

Mais elle en évoque la vision et aussi ce que la coupure ressoude. Comme s'il était possible de tirer la couverture de l'immanence jusqu'à soi, jusqu'ici, sans qu'à la fin elle se déchire.

Terre insondablement verdissante, jusque dans l'herbe, cisailante comme au premier jour, reposante comme au premier jour, endeuillée comme au premier jour...

Dans l'étonnante brutalité de l'apparition.

*

Une minute de trèfle ; mille ans d'une glissante vipère... et tout de suite la verdure rampante des phrases couvre-sol.

Le labour du pluriel ;

ou, dans l'étroiture du poème, l'évasement de l'en allé.

*

Ce sont des secondes brunes et bleues, arpentées.

Marcher « sur-le-champ » ou traverser la luzerne, les degrés, le sable azuré... le silencieux meuglement d'herbe de l'homme sous le ciel, sur terre... où il conçoit la césure de ce qui lui est donné d'un bloc inséparable : la terre et le récit.

Au lycée, on disait *histégé*. On mangeait les mots comme si c'était la route. La phrase du chemin. La secousse du ravin. La verte et patiente origine de ce qui va avoir lieu, tenir lieu.

*

Je regarde la colline et c'est immédiatement transitoire et immobile.

Montagne éphémère, électrons inassagis telle la crinière d'herbe au cou de la pente.

*

« Sur-le-champ » est un réflexe de colline pour que des phrases viennent y nager, noyées et scrutatrices, fouettées et désunies sitôt qu'un pré les immensifie.

Vert dont la fabrique ne cessera.

Vert jusqu'au bout comme mon sang.

*

Ce sont aussi des jeux de lumière, des ocelllements sur la pente qui font comme s'ils avaient tout loisir d'aller leur traîne.

Des pastilles d'intensité, dociles, coulantes, dont le bétail se moque.

Le voyage de telles flaques, c'est la même sensation, spacieuse et pointue, intouchable, que procure l'idiome.

*

Phrases mises comme de la peinture ; parfois dessus, par toison et vœu de possession : c'est cela, décrire ; parfois à côté, comme un appareillement, par sécession et coulisse – comme, sur scène, le besoin du *retour*, du double musical... écho sur-le-champ de la langue.

Jamais dedans. Dedans est ce qui pense sans en avoir envie et sans qu'on le sache.
Ce qui existe et pousse.

*

Le renard de l'aube.
Le blaireau déféquant selon ses habitudes, en ses lieux d'aisance.

Ils vont au repos.
Ils sont cette part d'ombre venue avec le jour, chassant sur ses terres avec le souci de laisser faire les commencements et d'en être les acteurs.

Phrases ultérieures décrivant scrupuleusement leurs laissées.

*

« Sur-le-champ » est aussi un champ.
Une plaque limoneuse. Les intestins du solénoïde.
Une strate de soi-même pleine d'aléas.

Du vert et du brun pour que la radiation soit ; d'un ajout indénouable. D'une coucherie.

C'est l'instant du lieu, et d'un lieu soudainement épais, dicible, presque incompréhensible.

Le lièvre, sur-le-champ, sont deux choses empiriques.
Une flèche apeurée et un acte de mariage.

Là-dessus, le cerveau, crépu et sale comme un dos de mouton, se crispe, brise.

*

Sur-le-champ est le sens même. Électrique et fortuné. Sa précipitation dehors, devant, pour nous, partout, ici. Sous la pression de l'herbe. Dans la poussée de terre.

Là, dans la langue, tout se touche. Tout est ajointé et partageable. Dans la langue qui fracture comme une bêche, qui lève la pelletée bleue, gris sang, d'un beau gros ver aveugle, s'extirpant dans tous les sens, comme un poème.

*

Le paysage se cuivre une dernière fois ; la phrase, suspendue dans son bain d'or, flotte...

C'est une clarté sans extase, ni mystère ; je le note dans l'immédiat comme si clarté, extase et mystère en faisaient partie.

J'assiste au fait que je les écarte pour qu'ils puissent être de mon côté. Du côté de la phrase dorée, du poème.

Subitement, là-bas, un petit terrain céréaliier épouse une bosse dans la lumière. Main sur l'épaule. Terre gantée de tendresse. « *I wish I could be that glove.* »

Ce vert était chaud. Il posait une caresse.

*

Mieux qu'un théâtre – ou qu'un rêve – c'est un coup monté de l'apparence, vêtue en paysage, ou plutôt

dévêtue par le paysage ; et dans cette nudité, le champ, le « sur-le-champ » s'accomplit.

Ça n'est que de l'étendue nécessaire aux vaches, aux nuages, au passage.

*

Auf der Stelle : l'allemand aussi étale l'injection de l'instant. Un joint et une piqûre d'immédiateté, comme on jette une nappe, ou plutôt comme on la retire, vivement, en ôtant de la durée à un endroit si léger. Un paletot de verdure contre des doigts qui claquent. En un clin d'œil, une clairière. C'est l'apparition volatilisée par son éclaircie.

Ex-vestigio : sur-le-champ.

Pour la même soudaineté, le latin dit les restes d'une venue.

Cela va si vite qu'il annonce l'empreinte avant la sandale.

Il dit la trace pour une brusquerie qui, dans le paysage, demeure comme l'endurance du temps, la revenue du vert, les cendres du camp.

Ou encore, plus familier, *illico* : parce qu'ici est déjà là-bas, on dit qu'on est toujours dans autre chose que de l'espace quand on désigne un lieu. Il y a de l'âme dans ce mélange.

Le glissé pneumatique de la couleuvre, le groin du sanglier qui fouge...

« Sur-le-champ » engendre ce qui toujours commence, c'est-à-dire tout, de suite : la somme louvoyante des sensations matérielles.

*

La buse a déchiqueté sa proie, et maintenant, elle se régale.

C'est aussi, d'un trait, ce qui est rayé d'être là, ce qui tombe en même temps dans mon corps et dans l'oubli.

Effacé de n'être que violemment présent. Mémorisé par cet effacement de la violence, la langue supportant l'insupportable. Chiffon du « sur-le-champ » comme une action essuyant son retrait, donnant tout et dérochant tout ; abandonnant l'écriture à son déménagement, à sa patience, à son visage tailladé. À la vaporisation de la douleur.

*

Cette expression est une souricière.

Un plongeon.

Un coup de foudre transmué dans la langue, c'est-à-dire changé en quelque chose qui n'est peut-être déjà plus dans la nature et pas tout à fait dans la phrase.

La main de la pensée.

*

Tout un octobre passé « sur le pré », avec les pierres, l'épervier, avec leurs noms et celui de la colline.

Dans la platitude de la langue profonde, dans son apaisante contrariété.

Écartelé – saisi, soudé par la scission, comme s'il n'y avait plus d'un côté la chose, de l'autre son expression, mais la possibilité d'y vivre l'insurmontable, et celle, vivante, de ne pouvoir y parvenir.

Tout en restant dans l'attachement, sous l'empire sans orgueil d'une écriture semblable à une oscillation d'herbe.

Sur-le-champ échange des choses séparées ; la locution pénètre dans cette séparation. Elle dédivise.